

# LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISSANT

le 1<sup>er</sup> de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES  
RECITS  
CONTES  
LEGENDES

MODES  
GRAVURES  
PATRONS  
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION  
PARIS, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU



## EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

### MODES

Les costumes de petits garçons se font en petit drap, en cheviott, en tissus spécialement adoptés pour cet usage; les petits jeunes gens portent le pantalon court avec trois boutons de côté et la guêtre de même couleur, boutonnée, montant au genou; la veste courte, fermée devant par trois boutons, dégagée du haut par le col revers échan-cré, en drap pareil au costume; les garçons de cinq à sept ans, portent le pantalon court au-dessous du genou avec les bas de couleur, la jaquette boutonnée tout du long, serrée à la taille par la ceinture pareille; cette jaquette descend un peu plus bas que la ceinture. Ce costume est très-gentil en cheviott bleu militaire; le chapeau qui va bien avec est le feutre même couleur, à fond cassé au milieu et bord relevé tout autour. Le costume en velours noir ou en velveteen dans le même genre avec bas rouges, est non moins bien, la ceinture se supprime à volonté; le petit col de chemise se rabat sur une cravate de même nuance que les bas; le chapeau franc-tireur en feutre et aile droite, la toque *Don Carlos* en velours noir et pompon blanc (qui va avec tout), sont les coiffures adoptées; le paletot confortable, en drap gris, orné de poches et de parement à la manche, est pour tous les âges; le col-revers, genre habit d'homme, est en velours, et un collet de drap est posé à l'encolure sous le col, genre *Directoire*.

Les tissus employés pour costumes de fillettes sont souples et moelleux avec mélange de faille; l'étoffe dite *Mousse*, en laine bouclée de soie d'une ou de plusieurs couleurs, sont spécialement affectés aux costumes les plus soignés; on choisit une des nuances de l'étoffe pour la combinaison des garnitures, et alors, soit les lisérés qui séparent tous les lés et qui bordent tout autour, — soit les petits plissés coup de vent qui dépassent le bord crénelé, — soit le plastron du devant, plastron plat ou plissé; toutes ces garnitures sont en faille ou en velours.

### GRAVURE COLORIÉE

1. — Garçon en costume de petit drap côtelé, couleur noisette; la jupe est plissée tout autour, et large pli creux devant; jaquette ronde boutonnée au milieu; col rabattu, bordé de velours ainsi que le parement de manche; pochette de poitrine, guêtres pareilles. Chapeau de paille forme melon, garni de velours et d'une aile.

2. — Petit garçon de cinq ans : costume en casimir gris, orné de velours bleu; jupe écossaise plissée, paletot droit devant avec trois coutures au dos; échan-crures du bas encadrées de velours, et rang de boutons au-dessus. Trois collets superposés; poche et parements rouleautés bleu. Chapeau en paille, garni de velours; guêtres de drap bleu.

3. — Fillette de six à sept ans : costume en neigeuse grise et bordeaux; le devant tombe droit, le dos est plissé à plis creux, la couture du petit côté est cintrée et le bas de la robe est plissé rapporté sous une draperie écharpe en cachemire, triple collet rouleauté, manche à parement.

4. — Bébé voué au blanc : robe de piqué, brodée à l'anglaise; douillette-paletot en cachemire, boutonnée devant, garnie partout de broderie; pèlerine pareille. Chapeau de faille, orné de

coques de rubans et d'une tête de plumes; guêtres en drap blanc.

5. — Fillette de douze ans : costume en cachemire bleu pâle, garni de petits volants plissés en faille et orné d'un galon brodé ton sur ton; la jupe garnie tombe au-dessus de la botte; la polonaise princesse, ouverte sur un gilet de velours bleu nuit, est encadrée d'un galon et garnie au bas d'un plissé; elle est fermée par trois nœuds de velours; lingerie en toile fine. Toque *Chérubin*, ornée de velours et d'un oiseau posé en aigrette.

6. — Petite fille de six à sept ans : costume en Tunisienne, couleur paille, orné de biais et de revers en velours marron; la robe-fourreau est plate devant, la petite jupe derrière est plissée à gros plis rapportés au bas du dos; un plissé posé sous un biais, orne le bas de la robe. La redingote, cintrée derrière, est ouverte devant, en revers châte de velours, tournant en col: un biais borde tout le tour de ce vêtement. Poche et parement en velours. Chapeau de paille avec bord de velours; draperie pareille, nouée de côté, faisant pied à une aile.

### GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

Nos 1 et 5. — Costume de fillette représenté devant et dos; le devant, en forme princesse, boutonné au milieu, et il est garni de bandes de soie et de plissés, les épaules sont entourées d'un collet qui retombe sur un revers formant un peu le cœur. Le dos, à taille prolongée, est orné d'une sorte de draperie relevée d'une manière fantaisiste.

N. 2. — Costume de petit garçon : jupe plissée; jaquette entourée d'un large biais; les coutures de côté restent ouvertes pour former une basque. Collet marin, entouré d'un biais.

N. 3. — Costume de petite fille : robe-fourreau découpée du bas en festons crénelés; toutes les pièces du dos sont festonnées, et se complètent par une jupe plissée; coques en rubans au milieu du dos. Collet rond.

N. 4. — Robe princesse tout à fait droite; le bord du devant est découpé en forme de pattes boutonnées. Double collet.

### FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

Nos 1 à 3. — Modèle du veston de petit garçon représenté sur la première figure de la gravure coloriée; le dos a une couture au milieu, et le petit côté est marqué par une pince au-dessous du bras.

Nos 4 à 7. — Pelisse-paletot ou douillette de bébé, correspondant à la gravure coloriée. Sa forme est celle d'un paletot-sac, avec les épaules entourées d'une pèlerine courte; on la fait en cachemire blanc ou en piqué.

Nos 8 à 11. — Pardessus représenté sur la deuxième figure de la gravure; il est étroit, les coutures restent ouvertes dans le bas, et le haut est garni de trois collets superposés.

Nos 12 à 15. — Polonaise de fillette, quatrième figure de la gravure; le devant, à gilet, s'écarte un peu et se rallie avec barrettes en ruban; le petit côté tient au devant, mais on peut le séparer si l'étoffe est étroite; le dos se soulève ensuite légèrement, de distance en distance, par quelques plis. Manche à coude.



# JOURNAL DES ENFANTS

## LA POUPÉE DE SUZANNE

### II

— Bonnes nouvelles ! s'était écrié le vieux marin en apparaissant au seuil de la porte ; bonnes nouvelles ! Allons, vite une bordée de baisers à Tonton, si on veut savoir ce qu'il y a dans cette grande enveloppe.

Ce disant, l'invalidé à la jambe de bois s'arc-boutait contre une chaise pour soutenir l'assaut, et les enfants lui sautèrent au cou, tandis que la mère disait d'une voix tremblante :

— Je vous en prie, mon oncle, ne me faites pas languir... Est-ce Antoine qui vous a écrit ?

— Lui-même, ma chère Madeleine. Il a le respect des anciens, votre brave mari. Ensuite, par crainte de vous « émotionner » trop vivement, Antoine m'a recommandé, dans un billet adressé à mon à part, de louvoyer autour de vous avant de souffler mot de la chose, mais les finasseries ne sont point le fait d'un marsouin de mon acabit. Donc, je vous dis, tout uniment, votre homme se porte comme un pont neuf, et, dans trois mois, il sera ici.

— Trois mois, c'est bien long, murmura la jeune femme en jetant sur elle-même un regard attristé... La lettre, mon oncle, la lettre !...

— La voici, ma nièce... Montons sur la dunette, ce n'est pas dans la cambuse que l'équipage prend les ordres du commandant.

Ce que le vieux marin appelait la dunette était tout simplement la chambre de madame Andrieux. La dunette, en terme de marine, est un logement placé à l'arrière

des navires. Ce logement se compose d'une galerie sur laquelle se tient l'officier de quart, et de trois ou quatre pièces réservées au commandant. Quant à la cambuse, on désigne ainsi un endroit contenant des provisions de bouche, et où les matelots viennent recevoir, chaque matin, les vivres de la journée.

Madame Andrieux, le cœur débordant de joie, se traîna jusqu'à son fauteuil. Sa faiblesse était si grande qu'à peine pouvait-elle rester debout, et, moitié pleurant, moitié souriant, elle lut à haute voix la précieuse lettre.

Cette lettre était fort longue. Elle racontait en détail les péripéties d'un voyage cruellement accidenté. Lutte contre les courants, contre les tempêtes, contre le froid dans les contrées hyperboréennes. *La Belle-Emilie*, — c'était, comme on le sait, le nom du bâtiment, — avait été retenue pendant six mois dans les bancs de glace du pôle nord.

— Quoi donc que c'est, le pôle nord ? demanda Georges, voyant que sa mère très-émue s'arrêtait pour reprendre haleine.

— Mon matelot, répondit le professeur de géographie, c'est comme qui dirait l'extrémité du globe qui est rond comme une boule. Imagine-toi une terre couverte de glace et de neige, pas plus de verdure que sur ma main, le bouleau étant le seul arbre qu'elle produise. Par exemple, au printemps, il y a tout plein d'herbe et de mousse dans le creux des rochers, mais pour ce qui est du soleil, bernique ! il est toujours pâle comme une lune en train de grandir. Alors, tu comprends, pas de chaleur du tout, et les pauvres diables qui vivent dans ce gueux de pays ont l'onglée de janvier en décembre.



— Brrr, fit Georges en se serrant contre son oncle sur les genoux duquel il avait pris place en compagnie du chat Pilote ; je ne voudrais pas être né dans ce *département-là*... Comment donc s'appellent les habitants ?

— Ils s'appellent, les uns des Groënlandais, les autres des Lapons, des Esquimaux, et ce dernier nom veut dire mangeurs de poissons crus. Ils se nourrissent de veaux marins, de saumons, de phoques, de baleines dont ils tirent une graisse qui sert à faire la cuisine et à éclairer leurs habitations. Tu sais bien, Georges, ce que c'est que les phoques et aussi les baleines ?

— Oui, les baleines sont grandes comme tout, et les phoques sont très-gentils ; il y en a au Jardin d'acclimatation. Quand le gardien qui leur apporte à manger se fait trop attendre, ils sortent de l'eau et vont regarder sur le chemin pour le voir arriver.

— Sont-ils jolis, les Esquimaux ? demanda Suzanne, remarquant que sa mère profitait des interruptions pour dévorer le contenu de la lettre.

— Ça dépend des goûts, ma colombe ; mais, en général, on les trouve vilains. Ils ont une grosse tête, la figure large avec des joues épaisses, un nez épaté, des lèvres bouffies, des yeux enfoncés, des cheveux noirs, raides et durs. Ils sont petits, trapus ; leur peau, d'un jaune noirâtre, est couverte de crasse et d'huile de baleine. Je me suis laissé dire qu'ils se frottaient d'huile par précaution, ça les défend du froid... Mais assez causé, les moutards : Ma nièce, nous vous écoutons.

— M'y voici, mon oncle, répondit Madeleine qui avait déjà lu la lettre tout entière.

— Pendant six mois, disait le voyageur, l'équipage avait vécu dans un isolement complet, n'ayant d'abord pour toute nourriture que du biscuit et du café, car, à la

longue, les provisions s'étaient épuisées.

— C'est joliment bon, les biscuits ! murmura Georges ; j'aimerais bien en manger tous les jours.

— Taisez-vous, gourmand, répondit Suzanne ; les biscuits dont parle papa ne sont pas sucrés ; c'est une sorte de pain très-sec, n'est-ce pas, mon oncle ?

— C'est du vrai pain en forme de galette. Silence, laissez votre langue à fond de cale et attention à la manœuvre.

Mais loin de se décourager, ajoutait Antoine, le capitaine et ses vaillants compagnons s'étaient dit que, avec l'aide de Dieu, du courage et de la persévérance, on triomphe de toutes les difficultés. L'étendue de glace qui entourait le navire ressemblait à une immense vallée coupée çà et là par des coteaux et des montagnes également en glace. Cette vallée, en apparence déserte, n'était cependant pas tout à fait dépourvue d'êtres vivants.

Les ours, les phoques, les oiseaux aquatiques les lièvres blancs en peuplaient la solitude. Aussi les marins, largement pourvus d'armes à feu, firent-ils la chasse à tous ces animaux. Les phoques peu méfiants se laissaient approcher sans difficulté ; il en était de même des oiseaux. Les ours se tenaient sur la défensive. Il fallait agir de ruse, les surprendre derrière les rochers, car une attaque ouverte était impossible. L'ours ne fuyait pas ; il se dressait sur ses pattes cherchant à se jeter sur le chasseur pour l'étouffer entre ses bras. Enfin, après une longue et terrible épreuve, l'équipage était parvenu à se dégager du cercle de glaçons qui le retenait prisonnier, et, dans trois mois au plus tard, *La Belle-Émilie* serait de retour en France. Antoine terminait sa lettre par les plus tendres recommandations de patience et de courage à sa femme, de sagesse à ses enfants. Il espérait retrouver Suzanne déjà une grande



personne, sachant lire et écrire, Georges plus raisonnable, ayant perdu la funeste habitude de courir les rues et de mettre en lambeaux tous ses vêtements.

Georges poussa un soupir et regarda, d'un air lamentable, une large déchirure qui mettait à jour la moitié de son genou.

— Si le pôle Nord est toujours gelé, dit-il, pour détourner l'attention qui semblait se porter sur lui, quoi donc que mangent les ours?

— Des poissons et aussi des hommes quand ils peuvent en attraper, répondit l'ancien matelot.

— Je crois, mon oncle, fit observer Madeleine que l'ours polaire ne vit que de poissons.

— Ma nièce, je ne suis pas né d'hier; il est à ma connaissance que l'ours n'est pas aussi dégoûté que ça de la chair de l'homme. J'ai été, moi qui vous parle, attaqué par un ours, et il m'aurait mangé tout cru, si un camarade qui se trouvait à vingt pas de là, ne lui avait envoyé une balle dans la tête. Il faut que je vous narre cette intéressante histoire... Donc un jour...

— Je la connais, Tonton, interrompit Georges tu l'as racontée déjà tout plein de fois, dis en une autre...

— Ce n'est pas le moment, garçonnet, il y a de la besogne à bord... Allons, Suzanne, passe-moi la voile que j'ai commencée à découdre.

Inattentive à ce qui se passait autour d'elle, madame Andrieux relisait une troisième fois la bienheureuse lettre.

— Avant cela, mon oncle, répondit Suzanne, je vais vous montrer ma belle poupée.

— Tempête et brouillard! la superbe goëlette, s'écria le bonhomme en prenant délicatement Dora entre ses mains calleuses; elle est richement grée... Un souffle de vent la ferait virer comme une mouette.

Par sainte Catherine, patronne des vieilles jeunesses, quelle est la bonne dame qui t'a fait ce présent?

— Ce n'est pas une dame, répliqua Georges, c'est un monsieur anglais qui avait perdu ses sous, et même Suzanne les ayant trouvés, les a rendus au monsieur.

— Un homme qui perd ses sous est indigne d'en avoir, dit sentencieusement le vieux marin. Par bonheur pour celui-là, il a eu la chance de lâcher son magot dans le sillage de Suzanne, sans quoi il n'en aurait jamais revu la couleur.

— Il y a donc des gens qui gardent ce qu'ils trouvent? demanda Georges en tâtant une toupie hollandaise cachée dans sa poche, et dont il connaissait fort bien le propriétaire, un enfant de la maison.

— Il y en a... dans le fin fond de l'Océanie, mon matelot, mais ceux-là sont des sauvages sans civilisation; des propres à rien qui ne valent pas cher.

— Moi, reprit fièrement Georges, quand je trouve quelque chose, je le rends tout de suite. Ainsi, j'ai ramassé sur l'escalier un polichinelle qui appartient au petit garçon du premier, et je le lui ai rapporté, n'est-ce pas, Maman?

— Le polichinelle, oui, répondit madame Andrieux, mais la toupie? cette belle toupie avec laquelle tu joues en cachette...

Georges baissa les yeux et n'osa répondre.

— Comment, flibustier!... pirate! corsaire! s'écria l'oncle Frégate affectant un grand courroux, tu arrimes dans tes poches le bien d'autrui!... Que cela ne t'arrive plus, sinon en avant les coups de garcette!

Et, revenant à la poupée qu'il tenait toujours du bout de ses doigts, le vieillard reprit :

— C'est du soigné et du joli, au superlatif; c'est à mettre sous verre, par crainte des avaries; mais pourquoi, étant si bien campée sur ses quilles, vous a-t-elle, au



creux de l'estomac, une si laide bosse?

— Une bosse! répéta Suzanne, faites voir, mon oncle.

— Tiens, là, et même qu'elle est dure comme un caillou.

— C'est vrai, reconnut la fillette, regarde, Maman.

Madame Andrieux prit la poupée et s'aperçut qu'un objet assez volumineux, en raison de la taille de Mademoiselle Dora, avait été glissé dans le corsage de sa robe. Elle prit des ciseaux, et, à l'aide de la pointe, elle saisit et retira un petit paquet en papier de soie, soigneusement plié.

— Ah! mon Dieu! s'écria la jeune femme en voyant tomber sur ses genoux dix louis brillants comme des étoiles.

— Des sous d'or! des sous d'or! cria Georges en battant des mains.

L'explication de l'incident est bien simple.

L'Anglais avait jugé, après réflexion, que, si Suzanne était désintéressée, elle n'appartenait pas à une famille riche, et que dix louis seraient les bienvenus dans un intérieur sans aucun doute très-modeste. La poupée payée, il avait remis à la marchande ses derniers louis en lui disant tout bas de les cacher sous un pli de la robe de Dora. Dans la surprise du premier moment, ni Suzanne, ni sa mère, n'avaient rien vu; aussi l'oncle Frégate se montrait-il très-fier d'avoir découvert la mystérieuse cachette.

Suzanne et son frère n'étaient pas bien loin de croire que les dix louis représentaient une somme inépuisable.

— Il faut faire revenir le médecin et te soigner, Maman, dit la fillette.

— Mère, ajouta Georges, tu donneras à Tonton une jambe neuve, et à moi, un grand bateau.

— Une jambe neuve! protesta l'oncle Frégate, pas de ça, Lisette; la vieille est

encore très-bonne, le serrurier l'a entourée d'un cercle de fer, et n'était le tapage qu'elle fait, elle vaudrait celle du bon Dieu.

— Ah! mais non, reprit Georges, tu ne peux plus marcher vite, et moi j'aime à courir quand nous sortons nous deux.

Tout en comprenant le sentiment quelque peu égoïste qui avait inspiré la demande de Georges, madame Andrieux lui sut gré d'avoir pensé au pauvre invalide.

— Nous aurons une belle jambe et un beau bateau, dit-elle en souriant. Que voudrais-tu encore, Georges?

— Rien, mère... Ah! si, deux sous pour acheter un cigare; mon ami François serait très-content d'avoir un cigare, il le fumerait en attendant l'arrivée de l'omnibus.

— Tu sais, Georges, je ne veux plus que tu fréquentes François; il t'apprend de vilains mots, et un de ces jours, tu tomberas de cheval et tu te casseras le cou.

— Sois tranquille, Maman, François me tient par un pied. Ensuite, si je ne puis être marin, je me ferai conducteur d'omnibus. C'est ça un bel état; on n'a pas besoin de savoir lire et l'ouvrage marche toujours.

Tout en parlant ainsi, à la grande indignation de l'oncle Frégate, M. Georges, ravi de la perspective d'avoir un bateau et une pièce de deux sous, gambadait dans la chambre en berçant Pilote dans ses bras. Souple comme une anguille, agile comme un cerf, c'était un enfant superbe, plus grand que ne le comportait son âge; très-intelligent, très-courageux, ne connaissant ni la peur ni le danger, toujours prêt à livrer bataille; amusant au possible quand il disait à sa sœur d'un ton de matamore: « Si on te fait quelque chose, appelle-moi; je saurai bien te défendre: je suis un homme! » Le fait est qu'il ressemblait à un tout petit homme, avec son costume de matelot. Large pantalon, veste ronde, chemise



bleue à large col rabattu ; et, les jours de fête, le chapeau en toile cirée, tenant sur la tête par un miracle d'équilibre, et faisant flotter au vent les bouts d'un ruban noir, autour duquel étaient inscrits ces mots, qui attiraient tous les regards : *La Belle-Émilie*.

Georges aimait tendrement sa mère et sa sœur ; mais l'affection qu'il portait à l'oncle Frégate était sans égale. L'oncle Frégate était tout pour lui. D'abord, il représentait son père, un marin, une force qui ne connaissait pas d'obstacle ; et puis, quel conteur d'histoires, et comme, après une journée de fatigue, on s'endormait doucement au murmure de sa voix ! Et puis encore quels nombreux plaisirs on devait à l'oncle Frégate ! Jamais il ne refusait un sou, ni une promenade, ni une belle après-midi devant le théâtre de Guignol. L'oncle restait debout près de la corde qui limitait la salle en plein air ; mais Georges, lui, se pavanait sur une chaise. Et puis aussi pas trop de morale ; on vivait sur le pied d'une égalité parfaite : on était deux camarades. Les leçons de sagesse se bornaient à des séries de jurons qui n'eussent point effrayé un enfant de six mois ; et, avec cela, une si bonne figure, toute ronde, sans rides — les rides n'ayant jamais pu se marquer sur la peau rude et tannée du vieux marin. « Quarante ans de service sur un vaisseau de l'État enlèvent la fraîcheur, » disait en riant le bonhomme. Les ressources de l'oncle Frégate ne se bornaient pas uniquement, ainsi que le croyait Suzanne, à la pension de retraite et aux 250 francs de sa croix ; elles se doublaient d'une petite rente viagère, ce qui portait à quelques centaines de francs le revenu annuel du brave marin. Ajoutons qu'il était logé gratuitement par un artiste peintre auquel il servait de modèle, quand celui-ci avait besoin d'un bon type de vieux

matelot. Sobre et rangé, l'oncle Frégate ne manquait jamais du nécessaire. Il eût vécu de pain sec et d'eau claire pour donner à sa nièce et à ses petits-neveux ce qu'il appelait « le trop-plein de sa bourse, » ce qui était souvent la bourse tout entière. Il payait deux termes sur quatre du logement de la rue de Provence, et — nous l'avons entendu dire par Suzanne — il allait jusqu'à mettre sa croix en gage pour procurer à Madeleine un remède indispensable.

Certes, l'excellent homme méritait bien que l'on sacrifiât une partie des deux cents francs à l'acquisition d'une jambe, ce qui fut fait sans le moindre retard. Ajoutons que, tout en donnant la volée aux « mille bâbords » et aux « mille millions de tribords, » le vieillard était enchanté. Il désirait depuis si longtemps une jambe neuve !

— Te voilà solide, avait dit Georges ; nous ferons maintenant de fameuses courses !

En attendant, le gamin continuait à cavalcader sur le cheval de renfort, à vagabonder par les rues, à mettre en pièces ses vêtements.

Obligée de travailler sans cesse, d'avoir toujours quelqu'un auprès d'elle, madame Andrieux se désolait de ne pouvoir envoyer Georges à l'école ; toutefois, nous devons dire, à la louange du petit coureur, que, si sa sœur était forcée de sortir, il restait à la maison, quitte à s'évader à la première minute de son retour.

Comme on le pense bien, Suzanne n'avait pas négligé d'aller montrer au commissaire sa belle poupée. Elle lui parla aussi des deux cents francs trouvés dans le corsage de Dora, et du bien-être apporté à la famille par ce secours inattendu.

Avec un enfant aussi naturellement honnête que l'était Suzanne, toute ré-



flexion sur les devoirs et les avantages de la probité eussent été de vaines paroles. M. Lambert le comprit si bien, qu'il se borna à partager la joie de sa petite amie, et à lui répéter une dernière fois de recourir à lui s'il se présentait quelque circonstance fâcheuse. Quant aux clientes promises par l'obligeant commissaire, elles étaient venues, et l'une d'elles, tenant un magasin de lingerie, fournit à madame Andrieux un travail facile et largement rétribué.

La tranquillité et le bonheur revinrent dans l'humble ménage. Dora s'y trouvait parfaitement heureuse. Elle changeait de toilette tous les jours; elle sortait par tous les temps, abritée sous un parapluie quand il pleuvait; se laissant voir dans tout l'éclat de sa beauté les jours de soleil. Dora recevait tant de compliments, elle était si tendrement aimée de sa petite mère, Georges lui faisait si amicalement les honneurs de son bateau, qu'une poupée vulgaire serait devenue orgueilleuse; mais Dora n'avait point de défaut: c'était un modèle de perfection.

Cependant, aussi aimable que fût Georges pour la gentille poupée, il trouvait que sa sœur l'aimait beaucoup trop. — « Si encore elle était vivante, disait-il, vivante seulement comme mon bateau, qui marche tout seul sur le bassin des Tuileries. Essaie un peu voir de mettre Dora sur l'eau, elle ira au fond, et le vent aura beau faire pour l'aider à revenir, elle restera dans la vase. C'est de la peau de gant et des chiffons que ta Dora, et cependant, pour elle, tu négliges le pauvre Pilote. »

Suzanne se défendait contre l'accusation de négliger Pilote, et redoublait de soins et de tendresse pour consoler Dora des injustices de Georges.

Chaque jour, l'oncle Frégate venait

passer quelques heures rue de Provence. Les baisers donnés et reçus, il s'asseyait sur une chaise basse, enfourchait ses lunettes et se mettait à sa besogne, qui était de découdre. Il s'acquittait gravement de la tâche confiée à son expérience, car c'était un manieur d'aiguille et de ciseaux extrêmement adroit, comme la plupart des marins. Peut-être, en cousant, faisait-il les points un peu longs; mais, ne travaillant, en ce genre, que pour lui-même, il était facile à contenter. Le dimanche — bien entendu, ce jour-là, il ne pouvait être question de travail — le bonhomme arrivait dès le matin, rasé de frais, pomponné, un bouquet à la main, les poches bourrées de friandises. On allait à la messe, puis, au retour, si le temps le permettait, si madame Andrieux se sentait assez bien, la famille gagnait à petits pas le jardin des Tuileries. Georges et sa sœur marchaient en avant, portant, l'un son bateau, l'autre Dora en grandissime toilette. — « Il me serait bien agréable de revoir le monsieur anglais, disait Suzanne; je l'embrasserais de bon cœur. » — « Moi, je n'y tiens pas, répondait Georges; il est vrai que mon brick a été acheté avec ses sous; mais, ça m'est égal, c'est toujours maman qui me l'a donné. »

A la tombée de la nuit, on rentrait à la maison. Une voisine complaisante avait pris soin du pot au feu, et, l'appétit aiguisé par le grand air, tout le monde se mettait joyeusement à table. Alors il était question du cher absent: « Encore soixante jours et père sera ici », calculait Suzanne. — Je ne compte pas, ajoutait Georges, le temps me semblerait trop long.

Un mois s'écoula ainsi. Chaque heure rapprochait du moment si impatientement attendu. Puis, vinrent les premiers froids, madame Andrieux tomba tout à fait malade et fut condamnée à garder le lit.



Un médecin du quartier conseilla à la jeune femme de s'adresser à un spécialiste ; il ne pouvait rien pour la guérir.

Un spécialiste ! ce mot, énigmatique pour Suzanne, la frappa vivement ; elle demanda ce que cela voulait dire.

— Je l'ignore, répondit madame Andrieux, qui ne voulait pas donner d'explication.

L'oncle Frégate, interrogé par la fillette, ne sut trop que répondre.

— Dans mon idée, dit-il, ça ne signifie rien du tout. C'est un mot de carabin qui ne voit goutte à la maladie de ta mère ; alors, pour lors, ne pouvant donner de bonnes raisons, il en donne de mauvaises. Des particuliers de cette trempe, je m'en soucie comme d'une barque coulée. Je vas chercher le plus huppé de la ville.

Celui-là, homme d'un savoir incontestable, partagea l'avis de son humble confrère. Il parla aussi de spécialiste, et nomma deux ou trois de nos sommités médicales. Toutefois il écrivit une ordonnance et promit de revenir. L'oncle Frégate donna au docteur une vigoureuse poignée de main, et, en cachette de sa nièce, une jolie pièce de dix francs.

Suzanne parlait d'aller voir M. Lambert. La circonstance fâcheuse n'était-elle pas survenue ? Mais sa mère lui défendit formellement de faire cette démarche. Elle la jugeait indiscreète.

Une légère amélioration étant survenue dans l'état de la malade, elle se remit au travail et les beaux jours parurent renaître. Mais les promenades devenaient rares, les fleurs plus rares encore ; elles étaient chères, et l'oncle Frégate avait si souvent apporté le *trop-plein* de sa bourse, que la pauvre bourse était complètement à sec.

Le bonhomme s'excusait de manquer d'argent comme d'une grande faute ; ou

bien il feignait d'avoir oublié le bouquet dominical.

Un jour, pour consoler son oncle, Georges lui dit :

— Ne te chagrine pas, Tonton, je connais une bonne femme qui me donnera des fleurs.

En effet, le lendemain, le petit garçon apporta une rose magnifique. Elle lui venait, affirma-t-il, d'une marchande des quatre saisons, pour laquelle il avait fait quelques petites commissions.

Deux jours après, même fleur et même explication.

Un matin, l'enfant revint de sa chevauchée habituelle avec une botte de roses.

La malade dormait encore, Suzanne faisait le ménage.

— Voilà pour maman, dit-il d'un air de triomphe.

— Comment ! la marchande t'a donné ce gros bouquet ?

— Oui, répondit Georges qui ne put s'empêcher de rougir.

— Ce n'est pas possible, il vaut au moins cent sous !...

— Mais si c'est possible, puisque je te le dis.

— Georges, tu mens !...

— Je ne mens pas, protesta le petit garçon de plus en plus troublé.

— Vous mentez, monsieur, répéta Suzanne, avouez la vérité, vous avez dérobé ces fleurs... Oh ! Georges, c'est tout ce qu'il y a de plus vilain au monde que d'être un voleur ! Les gendarmes viendront te chercher pour te mettre en prison.

— Il n'y a pas de danger... La mère Brigitte ne m'a pas vu, répondit Georges peu convaincu de son crime, mais fort effrayé des conséquences qu'il pouvait avoir.

— Le bon Dieu t'a vu, lui, il te fera connaître à celle que tu appelles la mère Brigitte... C'est abominable ce que tu as fait là !



— C'était pour maman, balbutia le pauvre gamin, pour maman qui aime tant les fleurs.

— Si maman savait que tu es capable de commettre un vol, elle mourrait de chagrin... Écoute, mon mignon, il faut me promettre de ne jamais toucher aux choses qui ne t'appartiennent pas. Si tu me promets cela, j'irai rendre ce bouquet ; je dirai que tu l'avais emporté par manière de plaisanterie, comme pour apprendre à la mère Brigitte à mieux veiller sur sa marchandise. Où stationne-t-elle cette femme ?

— Au coin de la rue Notre-Dame-de-Lorette.

— Veille sur le lait, et si maman appelle, laisse-lui croire que je suis à la fontaine.

— Tu ne diras rien à maman, Suzanne ?

— Rien, chéri ; mais, je t'en conjure, ne deviens pas un voleur. L'oncle Frégate, un si brave homme, ne voudrait plus te reconnaître pour son neveu. Pense aussi que pauvre maman est malade, que nous devons l'aimer, la soigner et ne jamais lui faire aucune peine. Allons, embrasse-moi, je reviens au plus vite.

— Tu pourrais tout de même détacher une rose, une seule, ça ne se verrait pas, reprit le jeune garçon qui tenait beaucoup à surprendre sa mère.

— Pas une feuille, mauvais sujet, répondit Suzanne indignée. Comment, je te dis que c'est très-mal de voler, et tu me proposes de soustraire une fleur ! Tu es donc un enfant incorrigible ? tu veux donc aller en prison avec les coquins !

— Oh non ! Oh non !

— Eh bien alors ?... Si tu es gentil, je te donnerai tous les jours un sou et tu achèteras des violettes pour maman.

— Ou bien des billes, insinua Georges.

— Soit ! petit sans cœur... Vous aimez à faire le généreux aux dépens des autres...

tenez, voici votre tartine, votre lait, mangez et faites attention à ne pas vous salir.

— Comme tu as ménagé le beurre, grommela Georges, en léchant sa tartine.

— Vraiment ! J'aurais dû n'en pas mettre du tout, il eût été ainsi encore mieux ménagé, répliqua Suzanne... Attendez-moi, je serai ici dans trois minutes.

Déjà elle ouvrait la porte du palier, lorsqu'une main virile la poussa du dehors et une voix non moins virile que la main fit entendre ces terribles paroles.

— Où est-il ce filou ! ce méchant drôle ! que je le fasse arrêter et conduire en prison !

VICTOR PERCEVAL.

*La suite au prochain numéro.*

## MAITRE JACQUOT

### II

C'était une touchante histoire que celle de cette jeune pie, et je vais vous la dire en quelques mots.

On était au printemps, mais ce jour-là, une violente rafale secouait les grands arbres et brisait les jeunes plants.

Assise près d'une fenêtre ; tenant sur ses genoux un livre d'étude, Hélène regardait avec inquiétude le verdoyant panache d'un peuplier aux branchages duquel une imprudente pie avait installé le berceau de ses premiers nés.

— Les pauvres petits, murmurait la fillette, comme ils doivent avoir froid ! Puis, silencieuse, Hélène resta attentive. Mais



tout à coup elle sortit rapide comme un papillon poursuivi par la brise d'automne.

Trop frêle pour résister plus longtemps le jeune peuplier venait de se rompre, éparpillant sur le gazon fleuri sa verte chevelure.

Guidée par les gémissements des pauvres petits locataires emplumés, si brutalement expulsés de leur domicile, Hélène ne tarda pas à les trouver sur l'herbe.

Les oisillons, geignaient plaintivement agitant leur grand cou et ouvrant d'énormes becs.

Il faut le dire : les habitants du nid brisé étaient bien laids ! Mais toute créature ayant besoin d'aide semble belle à celui qui la secourt.

La gentille enfant, dont le petit cœur battait bien fort, trouva les deux jeunes pies charmantes.

Avec des précautions infinies elle les posa sur une épaisse couche de feuillage ; puis, mettant le tout dans son mouchoir, elle en rapprocha les coins, formant ainsi une sorte de corbeille, et, s'étant relevée, elle se dirigea vers le château.

Mais voilà qu'un croassement rauque et triste déchira le bruit du vent. Hélène s'arrêta et leva les yeux. Un grand oiseau noir et blanc voletait à plusieurs mètres au-dessus d'elle. — C'était la maman pie.

A cette vue les joues de la brave enfant s'empourprèrent et elle murmura avec un touchant accent de repentir :

Qu'allais-je faire !... que je suis méchante !... Comment !... je lui vole ses enfants !... Pauvre petite mère, ne pleure pas, je vais te les rendre.

Et, s'agenouillant sur le gazon de l'avenue, Hélène posa son mouchoir à terre, l'ouvrit entièrement afin de mettre les oisillons bien en vue ; puis, jetant un doux regard à la pie, elle s'éloigna et fut s'as-

seoir à une assez grande distance, sous l'ombre d'un gros chêne, d'où elle pouvait voir tout ce qui arriverait à ses protégés.

Son attente ne fut pas longue. La pie vint se poser sur une branche d'où elle put distinguer aisément ses enfants. Quelques secondes s'écoulèrent. L'oiseau regardait de droite, de gauche, penchait la tête, remuait les longues plumes de sa queue et aiguisait son bec. Soudain elle ouvrit ses ailes et fut s'abattre sur l'un des angles du mouchoir de notre héroïne. Un instant la pie regarda autour d'elle, comme si elle eut craint une attaque ; après quoi, se penchant vers ses petits, elle les caressa du bec, et échangea quelques mots avec eux. Puis elle saisit l'un de ses enfants et s'envola vers un grand bois de haute futaie dans lequel elle disparut.

Croyant que l'oiseau allait revenir Hélène attendit fort longtemps.

Enfin, inquiète du pauvre petit, qui restait silencieux et immobile, elle perdit patience et, ramassant vivement le mouchoir, le feuillage et l'oiseau abandonné, elle prit sa course vers le château. Elle ne s'arrêta que dans l'office, devant un pot de lait et une miche de pain.

Grâce aux soins de sa protectrice l'oiseau revint à la vie. Peu à peu son plumage se lustra, ses pattes prirent de la force et un beau matin, Hélène, que la pie suivait partout, fut bien joyeuse de sentir l'oiseau s'abattre sur son épaule.

A partir de ce jour, Sautillette (tel était le nom de l'oiseau) s'apprivoisa de plus en plus, ayant soin de rentrer aux heures des repas et de se placer près de sa jeune maîtresse.

Cependant maître Jacquot et Sautillette ne vivaient pas en parfaite intelligence, ce qui se comprend parfaitement : maître



Jacquot était grave, imposant, sa démarche était lente, et il semblait toujours réfléchir à des choses sérieuses, tandis que Sautillette avait une désinvolture joyeuse et insouciant, chantant et babilant du matin au soir.

— Sautillette, disait Hélène, en prenant un petit air sévère, ce matin, vous n'avez pas pris votre café, où donc étiez-vous ?

Sautillette, ouvrant un large bec, témoignait de la sorte que sa promenade matinale lui avait donné fort bon appétit.

— Je pardonne votre escapade, ajouta la jeune fille, parce que vous êtes gentille... N'est-ce pas que vous êtes gentille ?

— Non ! non ! non ! s'écria aussitôt Jacquot.

— Comment !... elle n'est pas gentille ? fit Hélène en se tournant vers le perroquet.

— Non ! non ! non ! répéta gravement l'oiseau en regardant fixement sa jeune maîtresse.

— Oh ! le vilain jaloux. Mais pas de reproches... c'est aujourd'hui ma fête, et je ne veux pas que le moindre nuage vienne troubler notre amitié. Tiens, Sautillette, prends ce petit biscuit. Quant à vous, maître Jacquot, je vous ai choisi une belle amande.

Le perroquet se hâta de mettre son gâteau dans le garde-manger, saisit le fruit avec l'une de ses pattes, le contempla, puis entr'ouvrant son bec :

— Oui ! oui ! oui ! murmura-t-il avec un accent de satisfaction.

Avec des yeux joyeux, Hélène regardait ses deux protégés.

Sautillette avait posé l'une de ses pattes sur le biscuit qu'elle perforait à grands coups de bec. Ce que voyant, maître Jacquot souleva les ailes en signe de compassion puis, portant lentement à son bec

l'amande qu'il tenait, il en cassa délicatement l'enveloppe, en retira le fruit et se mit à le grignoter.

En cet instant, trois petits coups secs furent discrètement frappés contre la porte. Hélène courut ouvrir, et aussitôt son visage s'éclaira d'un affectueux sourire.

— Oh, ma bonne Cécile ! que je suis contente de te voir !

La nouvelle venue, une fraîche fillette du même âge qu'Hélène, passa au cou de la jeune châtelaine son bras hâlé par le soleil, et lui dit avec vivacité :

— Tu devais pourtant bien t'attendre à me voir... oublies-tu donc que c'est la fête de ta sainte patronne et que je t'aime de tout mon cœur ? Prends ces fleurs que j'ai cueillies pour toi... Ah ! mais, dame !... il n'y en avait pas de plus belles... sans quoi...

— De plus belles ! mais elles sont toutes jolies.

Hélène, dont les petites mains retenaient à grand'peine la gerbe odorante que la paysanne venait de lui offrir, ajouta d'une voix doucement attendrie :

— Ma bonne Cécile, je sais que tu m'aimes, et je suis bien heureuse de penser que l'année prochaine nous étudierons ensemble.

— Vrai !... s'écria la petite paysanne, qui sauta en l'air en claquant des mains,

— Oui ! oui ! oui ! répondit le perroquet avec un accent de joyeuse satisfaction.

A cette interruption inattendue, Cécile tressaillit et, d'une voix tant soit peu craintive, elle dit à l'oiseau :

— Excusez-moi, monsieur Jacquot, je ne vous avais point vu.

Et elle termina sa phrase par une révérence villageoise.

Le perroquet avait penché la tête. Son œil se posa sur le visage de l'enfant, ses



ailes s'entr'ouvrirent et il fit entendre un petit ricanement affectueux et indulgent.

— Tu vois, Cécile, Jacquot se moque de toi.

Et la fillette, qui plaçait les fleurs dans une potiche, reprit en souriant :

— Aussi, pourquoi en as-tu peur, et comment peux-tu lui parler comme s'il était une vraie personne.

— Je n'en ai pas peur, répondit la petite paysanne dont les joues devinrent toutes rouges, mais je l'estime parce que c'est une bonne créature du bon Dieu, et je suis sûre qu'il ne se moque pas de moi...

— Regarde, interrompit Hélène, le beau médaillon que maman m'a donné.

Cécile joignit les mains et d'un ton admiratif :

— C'est joli tout plein ! quel bel or jaune et quelles gentilles pierres violettes !

— Maman m'a dit que ce sont des améthystes.

— Mets-le donc à ton cou... veux-tu, Hélène?...

— Non, pas à présent ; j'aime mieux jouer ; tiens, prends ma poupée, regarde comme elle s'ennuie là-bas sur son fauteuil.

— La pauvre petite !... s'exclama Cécile qui leva délicatement la poupée, c'est vrai, qu'elle s'ennuie...

— La chère fille doit avoir besoin d'air, allons vite la promener au jardin.

— Tu as raison, approuva Cécile, de marcher un brin va la remettre... et puis, quand elle sera fatiguée je la porterai... Ma mère m'a permis de rester avec toi, Hélène, si ça ne te dérange pas.

— Oh ! non, ma bonne Cécile... viens vite, il fait si beau !

Et, heureuse d'avoir sa petite amie, Hélène posa le médaillon dans son écrin, qui resta ouvert sur la table à ouvrage de sa maman ; puis passant son bras sous ce-

lui de la jeune fermière, qui portait la poupée, elle sortit, en laissant ensemble les deux ennemis.

Il était fort agréable, le jardin du château des Acacias. Planté d'un grand nombre d'arbres d'agrément et d'arbres fruitiers, orné de nombreuses plates-bandes émaillées de fleurs aux mille couleurs et traversé par des allées tortueuses s'enchevêtrant les unes dans les autres.

Les deux petites filles allèrent s'asseoir sous une verte tonnelle.

La poupée d'Hélène était une jolie personne élégamment vêtue ; mais parfois d'une façon tant soit peu originale. Ainsi, ce jour-là, il lui avait pris fantaisie de s'habiller en laitière, ce qui, entre parenthèses, lui seyait fort bien.

Ses grands cheveux bouclés et d'un blond cendré s'échappaient en épais flocons de dessous un bonnet en mousseline orné de rubans bleus. Sa robe relevée de côté par de mignons boutons de roses respirait la fraîcheur, le printemps. Son corsage était garni de plusieurs rangs de dentelle blanche, ce qui faisait un très-bel effet.

Pendant quelques instants Hélène et Cécile babillèrent à cœur joie ; puis tout à coup, se penchant vers sa poupée, Hélène s'écria :

— Ah ! voyez-vous, ma chère, miss Nelly n'est pas contente, elle veut marcher un peu.

— Elle a raison, répondit Cécile, nous la prendrons chacune par une main ; de cette façon elle ne fatiguera pas beaucoup ses petites jambes.

— C'est cela, fit Hélène, mais le soleil est bien chaud et j'ai oublié son ombrelle rose.

— Dis-moi où est son ombrelle et j'irai la chercher, proposa Cécile en se levant.

— Que tu es gentille !... murmura Hélène



d'une voix câline, l'ombrelle se trouve dans le salon de travail, sur le fauteuil.

Cécile prit sa course. Deux minutes après elle était de retour avec l'objet demandé. Alors la promenade commença. Les deux amies veillaient à ce que la poupée ne posât pas ses pieds mignons sur des cailloux qui auraient pu la blesser.

En passant devant un abricotier elles s'arrêtèrent un instant... les fruits étaient mûrs et fort beaux. Hélène avait reçu de ses parents la permission d'y toucher. Aussi elle en prit trois, en offrit un à Cécile, mangea l'autre, et tendit le troisième à miss Nelly.

La poupée regarda le fruit en souriant. Mais elle ne devait pas aimer beaucoup les abricots car elle y goûta très-peu, tellement peu que ses petites dents n'y laissèrent aucune trace. Si bien qu'Hélène et Cécile furent obligées de partager le fruit.

La promenade terminée, nos jeunes amies se dirigèrent vers le château.

— Bonjour, ma mignonne, fit madame de Valmont en embrassant la fille de sa fermière, c'est bien aimable à toi d'être venue jouer avec ta petite amie. Ce soir, en rentrant chez toi, tu remercieras ta bonne maman de son attention.

— Oui, madame, ça lui fera bien du contentement. Elle aussi, vous remercie beaucoup de tout ce que vous avez envoyé hier par mon parrain.

— Ce n'est rien, mon enfant, je désire seulement que cela ait fait du bien à ton frère ; comment est-il aujourd'hui ?

— Il est mieux ; oh ! bien mieux !

— Cela me cause une vraie joie, ma chère petite ; et maintenant, mes enfants, reposez-vous... Comme vous avez chaud, vous ne sortirez plus avant le déjeuner.

— Non, maman ; mais, vois-tu, miss Nelly avait besoin d'air !

Madame de Valmont remit en place toute une ribambelle de bobines de soie et de pelotons de fil emplissant l'un des casiers de sa table à ouvrage ; puis, levant la tête, et, apercevant un écrin posé sur le dessus du petit meuble :

— Comment, Hélène, tu as donc su mettre ton médaillon ?

— Non, maman.

— Cependant, Mariette n'a quitté la chambre qu'avec moi, à l'instant même : alors c'est ta compagne qui t'a aidée ?

— Pas davantage, petite mère... mon médaillon est là devant toi, dans sa boîte.

— C'est-à-dire, ma chère étourdie, que l'écrin est bien sur ma table, mais il est vide.

— Cécile, demanda Hélène, quand tu es venue ici prendre l'ombrelle de ma poupée, as-tu remarqué si la boîte était vide ?

— Ah ! mais, dame ! non ; j'étais trop pressée de te rejoindre.

— Mère, c'est peut-être Mariette qui est venue ici et qui l'a porté dans ma chambre ?

— Non, ma fille ; je t'ai déjà dit que Mariette est restée tout le temps avec moi, en haut ; la cuisinière est en ville depuis le point du jour, il n'y a ici que le jardinier qui travaille à l'autre bout du grand jardin.

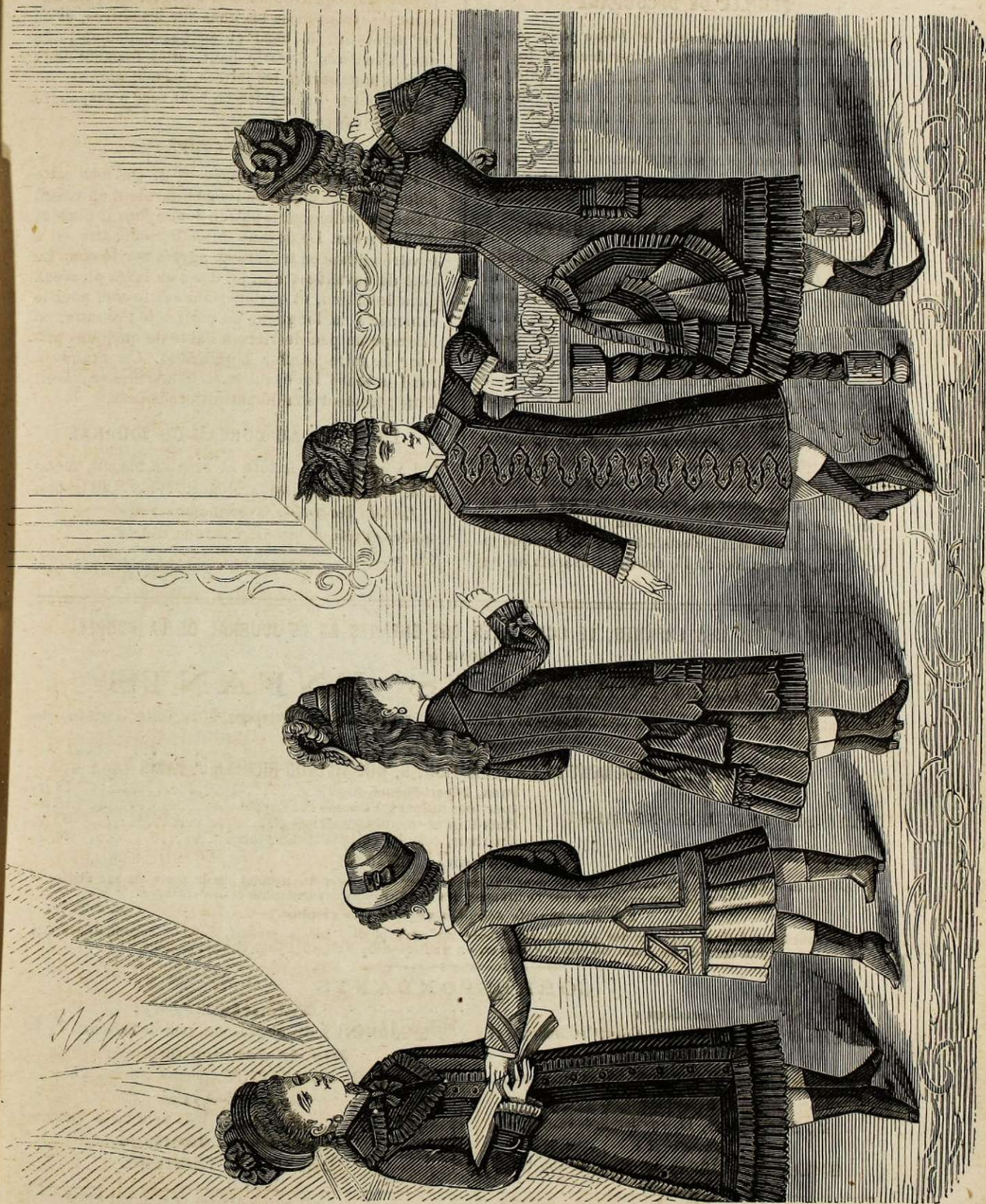
— Oui, madame, c'est lui qui m'a ouvert la petite porte, fit doucement la fille du fermier.

— Tu vois donc, mon enfant, continua madame de Valmont, en s'adressant à Hélène, que ton médaillon n'a été changé de place par personne, puisque personne n'est entré ici.

WILFRID PAGART.

(La suite au prochain numéro.)







### FEUILLE DE DÉCOUPAGE

Poupées en cartonnage, le *Frère et la Sœur*, avec costumes variés. Après avoir découpé les figurines, on les colle dos à dos, et l'on replie, du bas, la partie arrondie extérieure sous laquelle on colle un rond de carton pour la faire tenir daplomb. Les créneaux ou languettes marqués aux costumes doivent être soigneusement ménagés, en découpant, afin de s'en servir pour coller les deux côtés ensemble.

### PORTE-LETTRES EN PAPIER BRISTOL

On se sert de ce papier Bristol couleur chamois, pour exécuter le porte-lettres, et on le brode sur le dessin même avec de la soie d'Alger, couleur marron foncé ou bleue; la broderie se fait au point lancé en piquant dessus et dessous. Il faut d'abord découper chacune des trois pièces, et les doubler avec un fort calicot pour donner du soutien; puis broder les étoiles et la date en piquant papier et calicot; ensuite, on double ces pièces du porte-lettres avec de la percaline ou soie de la même nuance, et on fait tout autour, à cheval sur le bord, un point de feston très-éloigné, toujours en piquant l'aiguille à l'endroit marqué par un point, de manière à ce que le brin de soie recouvre les lignes du dessin, c'est-à-dire que, lorsque la broderie est terminée, le dessin disparaît ou ne

paraît tracé qu'avec la soie d'Alger. On pose ensuite les trois pièces les unes sur les autres, et on les arrête sur le bord et au bas seulement, afin que, s'écartant dans le haut, elles forment deux poches pour serrer les lettres, cartes, etc.

Une petite bride faite en haut sert à suspendre le porte-lettres.

### PATRON COUPÉ

Polonaise pour la poupée n° 4. On met cette polonaise avec une jupe longue garnie d'un volant plissé, et taillée sur le patron donné dans le numéro de décembre. Le devant de cette polonaise est à plastron plissé en travers et agrafé sur le côté. Le côté du devant est uni. Le dos a un large pli creux dans le milieu, et quelques-uns sur le côté pour le ramener à la longueur du petit côté; ensuite, on la drape un peu derrière à l'aide de quelques plis pour la faire bouffer légèrement. Un grand col rond entoure les épaules, et la manche se garnit d'un parement simulé par les ornements.

### EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée n° 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds..... 20 francs.

Le bébé incassable, avec membres articulés et tête en biscuit, cheveux courts frisés..... 30 francs.

## LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

## JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

### BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDORICHIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie.....	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte.....	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises.....	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer.....	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui desiront obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en timbres-poste Français, pour chaque modèle.

### CORRESPONDANTS

#### London :

ASHER and Co, 13, Bedford St., Covent's Garden, W. C.

#### Lyon :

M<sup>me</sup> PHILIPPÉ BAUDIER, 29, rue Gasparin.

#### Marseille :

M. BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

#### Madrid :

BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

#### Valencia (ESPAGNE) :

S<sup>es</sup> JANINI y C<sup>a</sup>, Negociantes, calle de Zaragoza, 7 y 9.

#### Rio de Janeiro (BRÉSIL) :

J.-B. LOMBAERTS, rua dos Ourives, 17.

#### Buenos-Ayres :

Libreria de C. - M. JOLY, 135, calle de la Victoria.

#### Valparaiso et Santiago :

ORESTES L. TORNERO.